



Reynolds/La Résurrection du Christ DR

FESTIVAL GENÈVE

Filmer Jésus, le défi impossible

La production américaine de films bibliques est abondante, avec plusieurs Jésus à l'écran. En Europe, ce sont plutôt les réalisateurs athées qui parlent de Dieu. Le festival «Il est une foi» est une belle occasion de se faire une opinion sur ces films qui divisent.

Peut-on montrer Jésus de Nazareth, ce charpentier qui n'a laissé aucun portrait, mais qui serait apparu après sa mort à des centaines de ses disciples? Et comment filmer un homme-Dieu? La question n'a pas freiné les cinéastes, au contraire: plus de 300 films ont mis en scène le Christ depuis les débuts du cinéma, le premier en 1897!

Plusieurs d'entre eux seront visibles ces jours au festival de Genève «Il est une foi»: l'incontournable *Évangile selon saint Mathieu* de Pasolini, déjà présenté dans ces colonnes, *La dernière tentation du Christ* de Scorsese, qui a fait scandale lors de sa sortie en 2004, et *La Résurrection du Christ*, de Kevin Reynolds, qui date de l'an dernier. Le réalisateur américain était connu jusqu'ici surtout pour ses films avec Kevin Costner en *Robin des Bois, prince des voleurs* et en héros mouillé de *Waterworld*.

Cette liste dit la diversité des appro-

ches du phénomène Jésus. Elle reflète l'exceptionnelle variété des visages du Christ dans la peinture occidentale: si l'Orient chrétien a fixé très tôt les traits du Fils de Dieu dans les icônes, la fin du Moyen Âge a libéré les peintres européens qui ont pu donner libre cours à leur créativité. Avec cependant toujours un archétype influencé par la tradition et par des reliques exceptionnelles comme le suaire de Turin, qui montre un homme de taille élevée pour l'époque, au nez droit, avec barbe et cheveux longs.

IL FAUT FAIRE VRAI

Le défi du cinéma découle de ce qui fait sa force: son crédit de réalité, comme le dit le Canadien Paul-Meriacoc Touque dans son article sur *Les visages du Christ au cinéma**: «L'image cinématographique créée facilement, bien plus que le théâtre, une sidération qui impose un pacte de réa-

Le film *La Résurrection du Christ* est présenté le **mercredi 3 mai à 20h30** à la salle du Grütli à Genève, suivi d'un débat avec Andreas Dettwiler, professeur de Nouveau Testament à la faculté de théologie: «Peut-on filmer un ressuscité?».



et fascinant

lité au spectateur». Ce qui est représenté semble réel.

D'où la tentation de faire du documentaire, dans une surenchère archéologique, vestimentaire, linguistique.

C'est le cas de Mel Gibson: sa représentation ultra réaliste des souffrances de la passion pousse le souci de réel jusqu'à faire parler ses acteurs en latin et en araméen. Ce cinéma recourt fréquemment aux évangiles apocryphes, ces textes non reconnus par les Eglises mais qui abondent de détails et de personnages hauts en couleurs.

Le paradoxe du film réaliste est qu'il veut faire vrai alors que les évangiles n'ont pas été écrits pour documenter les faits à la manière des historiens et des journalistes, des métiers qui n'existaient pas à l'époque. Les évangiles ont été composés par des per-

Le scénario est dopé à l'émotion, avec cris et mouches sur les cadavres.

sonnes bouleversées par une expérience et qui voulaient convaincre leurs interlocuteurs, souvent des juifs scandalisés par ce Messie crucifié. Dès lors, le film doit-il être une catéchèse, un moyen de conversion des spectateurs?

Ou bien peut-il être le lieu d'une expérience puissante comme l'ont vécue ceux qui

ont rencontré Jésus, comme la femme adultère, la Samaritaine, Zachée sur son arbre ou les apôtres appelés à le suivre?

LES CRIS ET LES MOUCHES

Le cinéma américain privilégie les histoires. C'est en particulier le cas des films d'inspiration chrétienne, les *faith-based movies* tels que *La Passion* de Mel Gibson, *Noé* de Darren Aronofsky en 2014 (présenté au festival de Genève) et *Résurrection* de Rey-

nolds. Le scénario est puisé dans la Bible et dopé à l'émotion, avec cris et mouches sur les cadavres. Les soldats romains y occupant souvent une place inversement proportionnelle aux pauvres et aux petites gens privilégiés par Jésus dans ses déplacements.

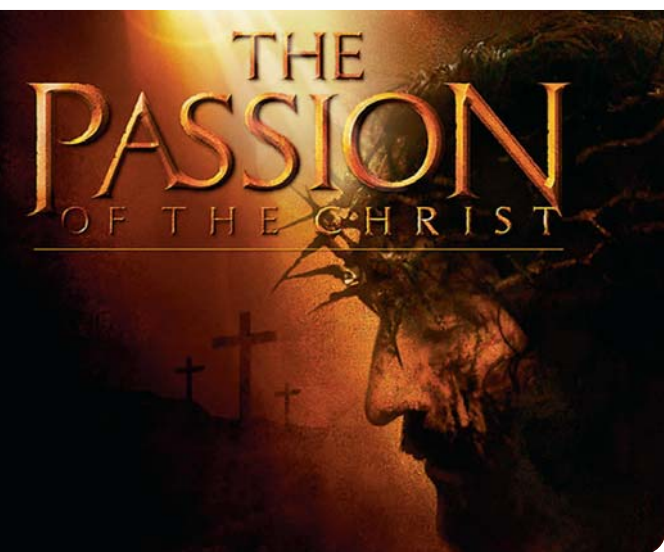
La présence d'acteurs de renom comme Eva Longoria, Peter O'Toole et Andy Garcia dans *Cristeros* – la guerre des paysans mexicains contre un gouvernement violemment anticlérical, film sorti en 2014 – ou les effets spéciaux de *Noé* et les tortures de Mel Gibson font tinter le tiroir-caisse et flattent les croyants, convaincus que les athées ne pourront que s'agenouiller devant des scènes aussi «vraies».

A l'inverse, le cinéma européen privilégie la lecture symbolique et l'inquiétude existentielle. Ce sont souvent des films faits par des incroyants inquiets, à l'exemple des œuvres reconnues comme les plus fortes spiri-

De g. à dr. Au terme de sa quête, le tribun romain assiste à une scène impensable....

Jésus en blondinet sexy dans *La dernière tentation* de Scorsese.

Pasolini portant un pauvre supplicié, sur un graffiti: sa vision de Jésus a été applaudie.



La Passion de Mel Gibson a été une des plus violentes.

tuellement ces dernières années: *Des hommes et des dieux* de Xavier Beauvois, qui s'inspire librement des moines tués en Algérie, *Les innocentes*, dans lequel Anne Fontaine raconte le calvaire des religieuses violées par l'Armée rouge en Pologne, ou *Thérèse* d'Alain Cavalier. C'est aussi le cas de Pasolini, de Godard et d'Abel Ferrara, dont les films *Je vous salue Ma-*

rie et *Mary* sont visibles à Genève. La plus grande difficulté, note le critique de cinéma Jean-François Perrault**, est celle de l'homme-Dieu. Soit le cinéaste penche du côté du divin, avec force miracles qui font de Jésus un Superman en djellaba poussiéreuse, soit il fait du Christ un homme comme un autre, tenté par une vie confortable auprès de Marie-Madeleine – c'est la tentation de Scorsese –, quand il ne devient pas sucré et langoureux comme le *Jésus* de Franco Zeffirelli. Souvent d'ailleurs les seconds rôles, en particulier Marie-Madeleine, la Vierge Marie, l'apôtre Pierre ou Hérodiade sont plus crédibles que le divin maître.

UN DIEU DÉSARMÉ

Trop de cinéastes, estime Perrault, sont guidés par un rêve humain de toute-puissance, ils passent à côté du message chrétien qui présente un Dieu d'amour, démuné et impuissant devant le refus des hommes. Ce dieu

«humble, fragile et désarmé» n'aurait pas trouvé encore de représentant à l'écran. Et ne le trouvera sans doute jamais puisque la personne du Christ déborde définitivement le Jésus historique, mais qu'il est présent chaque jour dans la liturgie et dans le visage des pauvres, des malades, des «sans-dents» comme les appelait un bientôt ex-président.

Le Père Touque, dans l'article cité, est encore plus sévère puisqu'il estime que «la dynamique de l'animation empêche en fait le recueillement». Il oppose l'icône, qui permet «la prière silencieuse accueillant la présence qui se donne», à l'image en mouvement qui fait le cinéma et qui veut embarquer le spectateur dans sa fiction. Il admet cependant que le film «peut être l'occasion de véritables expériences spirituelles». ■ Patrice Favre

* www.revue-resurrection.org

**www.interbible.org/interBible/source/culture/2003/clt_030124a.htm

Mais où est donc passé le mort?

«D'habitude, on a un cadavre sur les bras et il faut trouver les assassins. Ici, c'est le contraire, ce qui manque c'est le cadavre», écrivait la revue *Famille chrétienne* pour présenter le film de Kevin Reynolds, *La Résurrection du Christ*. Le scénario, qui démarre comme un polar, suit l'enquête du tribun romain Clavius, brutal mais compétent – excellent Joseph Fiennes, l'acteur de *Shakespeare in love* – à qui Ponce Pilate confie une enquête: un certain Yeshua que des exaltés considéraient comme le Messie a été mis dans un tombeau surveillé. Le tombeau a été retrouvé vide. Clavius se met en chasse, il retrouve les soldats chargés de la garde, les disciples... et un homme qu'il a vu, de ses yeux vu mort sur la croix.

Musique à suspense, coups d'épée et de fouets, clous longs à faire frémir: on est dans le créneau américain des *faith-based movies*, des films fondés sur les évangiles. L'oeuvre avait fortement déplu au chroniqueur de *La Croix* qui avait dénoncé ces «poncifs Pilate», ce «péplum affligeant» aux «dialogues indigents ou boursoufflés», une adaptation «souffrant d'un manque si cruel de subtilité qu'elle s'expose au grotesque et au kitsch».

Cette descente (de croix) avait provoqué de vives réactions de lecteurs outrés. Pour eux, ces critiques refusent de voir la réalité de la croix et donc de l'incarnation, le fait que Jésus a vécu une

histoire «avec de la sueur et des mouches». Les effets spéciaux font qu'une culture réaliste s'est développée, en particulier parmi les jeunes, et qu'il faut montrer tous les détails d'une mort si on veut être crédible.

Sur son blog, le Père Pascal Ide, théologien passionné de cinéma et auteur religieux prolifique, prend la défense du film, en particulier de l'idée de suivre un Romain épris de vérité qui est confronté avec un fait inouï: une résurrection. Et il se dit touché par «cette présence si proche, si incarnée de Jésus, notamment sur le lac de Tibériade». Là où des chrétiens ont l'impression d'être transportés aux côtés de Jésus, d'autres chrétiens se sentent trahis par ce personnage de cinéma dans lequel ils voient tout sauf «leur» Jésus. Une polémique confirmant que le cinéma, à tout le moins, ne laisse pas indifférent. ■



PF